

# Les trains souterrains

Roman Payne

*French Version – Translated by Aurélien Galateau*

---

## NOTES DE L'AUTEUR:

Le titre "Les trains souterrains" m'est venu alors que je prenais le *A-Train* à l'aube en direction de *Hell's Kitchen* (à l'époque où je vivais à Manhattan). Le poème a été écrit en 2005 dans mon appartement du 7<sup>ème</sup> arrondissement à Paris. Je l'ai achevé le 30 Janvier 2006 dans ce même appartement, dans cette même ville, la veille de mes vingt-neuf ans. Le soleil brillait et le temps: inhabituellement chaud.

I wish to express my profound sympathies to Aurélien Galateau for his exhaustive labor on the French translation of this poem, as well as my appreciation for him and for those others – people and places both near and far – who made their way into this text or otherwise influenced its creation.

- Roman Payne, Paris 2006

# Les trains souterrains

Un poème du 21ème siècle

Une nuit au milieu de la vie, revigoré par un lointain sommeil et portant encore les artéfacts d'un rêve profond et romantique, je quittai la chambre et le lit où j'avais dormi, et marchai jusqu'à une place voisine, déserte, à côté d'un jardin ancien où une fontaine<sup>1</sup> en pierre reflétait à la surface de l'eau la lumière et les lignes de la lune. Il me revint qu'ici j'avais situé la mort des amants;<sup>2</sup> et respirant ce souvenir, je suivis leur chemin et entrai dans le jardin ancien au cœur de la ville endormie; et c'est là, sur leur tertre détrempé, entouré de lierre et jonché d'herbe, que je passai la nuit, pensant à tout ce que j'avais connu et vu...

<sup>1</sup> La Place Saint-Sulpice à Paris.

<sup>2</sup> Les amants: David et Nastya (*Crépuscule*).

Pensées printanières, rêves d'été; hivers automnaux et leurs entre-deux. Je suis revenu des fumeries et des fous qui peuplent les rues des villes étrangères.<sup>1</sup> Je suis revenu des nuits crues de passion et de chair avec les jeunes épouses des nobles, avec leurs filles, dans les chambres des grands palaces et leurs lits de soie. Je suis revenu de mille rêves, sous le ciel de minuit percé d'étoiles, dans les clairières des forêts, les champs de citronniers et les oliveraies, et je me suis réveillé un millier de matins, sous la pluie battante ou le soleil qui se levait, pour brûler les nuages et la brume. Je suis revenu des tranchées de soldats, des lignes frontières; des ruines de cités conquises où les bombes avaient plu et les temples brûlé, alors que les prisonniers enchaînés dans les sous-sols étaient conduits aux gibets qui oscillaient sur les places, et qu'on se préparait à célébrer la victoire...

Je suis revenu de mille saisons, de mille errances solitaires; à travers les ruelles et la cendre, par les bordels des ghettos et les couloirs d'immeubles; longeant les files de gens affamés et les murs d'usines; au fond de rues étroites et pavées où des voyous guettaient dans les ténèbres; et à travers l'acier des ponts, les souterrains en béton; loin des maux des miséreux, loin des baisers des amants; et loin des esclaves et des gamins dans les caves et les combles. J'en suis revenu et j'ai repris la route balayée par le vent, ouverte et infinie, mille fois ou plus...

<sup>1</sup> Référence à la première phrase de *Cities & Countries*.



PLATE 2. The death of the lovers... (Medicis Fountain, *Jardin du Luxembourg*)

(See pages 6 & 30)

Je suis revenu d'âpres lieux, et de l'acropole; de cités perchées plongeant sur les eaux scintillantes, les littoraux et les ports occidentaux - où les ouvriers s'éreintaient, et les cloches des cathédrales tintaient sur les marchés grouillants de vermine; alors que les marchands guettaient la fortune, les mendiants leur pitance, et les chevriers convoyaient leurs attelages devant les gardes aux murs de la ville...

Je suis revenu des jardins et des sources d'Arcadie, et des pelouses fleuries, ensoleillées, où les enfants découvrent la jeunesse, où la jeunesse découvre l'amour, et chaque garçon trouve une fille, une femme douce perdue dans ses rêves d'été...

Je suis revenu de ceci et du reste. J'ai voyagé longtemps et loin comme seuls voyagent les étrangers. Et là, au milieu de celle-ci, notre saison sauvage, j'ai trouvé un dernier train qui m'a emporté vers le nord, vers une ville née du charbon et de la pierre, sur la côte bordant la mer du Léviathan,<sup>1</sup> pour rendre visite à la belle Pénélope.<sup>2</sup>

Elle était seule quand je la surpris sur sa chaise silencieuse, son talon reposant sur le bord gelé de la fenêtre. L'ourlet de son slip, la bretelle de son soutien-gorge se détachaient, jaunâtres sur la blancheur de ses cuisses et de ses épaules.

<sup>1</sup> Léviathan (Psaumes 104:26): dragon des mers, symbole du chaos dans les textes anciens (aussi connu sous le nom de Rahab [Job 26:12]).

<sup>2</sup> Pénélope (double sens).

Sa dentelle était déchirée. Elle rapiécrait son petit chausson et cousait des boutons sur l'une de ses robes. Nous bûmes du café et regardâmes par la fenêtre.

« Personne n'est venu te voir?

- Le vieux Jacob,<sup>1</sup> comme toujours. Il m'a emmenée sur les toits. Nous avons discuté et jeté des cailloux. »

Je connaissais cet endroit: une petite corniche venteuse où le diable s'assoit et se cherche les poux,<sup>2</sup> où ses sbires jouent aux dés en buvant un coup.

« Il m'a raconté des histoires de la Pentecôte. M'a nourrie d'un beau fruit et d'une poignée de poussière,<sup>3</sup> murmurant ici et là, ici et là. Il dit des choses vulgaires, ce Jacob!

- Vulgaires, acquiescai-je. Mais te rappelles-tu quand *nous* allions sur les toits? Quand c'était toi et moi qui regardions en contrebas le trafic incessant, les essaims de personnes, les bodegas bondées, les comptoirs de riz portoricains, les débits de boissons nocturnes? Te rappelles-tu la lumière du jour? Te rappelles-tu ces danseuses avec leur poitrine rose? L'Allemand du ghetto... La juive aux pieds nus de Chelsea...

<sup>1</sup> Jacob Marley (personnage de Charles Dickens).

<sup>2</sup> "Où le diable s'assoit et se cherche les poux" d'après "L'évangile éternel" de William Blake.

<sup>3</sup> Allusion à "L'enterrement des morts" (TS Eliot).

Et cette femme de cinquante et trois ans, plus belle qu'une fille de vingt. Te rappelles-tu? Nous chantions au rythme d'une harpe et d'une piètre mandoline.

Ta mère, assise au seuil de la salle de bains, plongeait sa tête dans les feuilles sud-américaines, plongeait, plongeait jusqu'à ce que son coeur subisse les morsures des vers...

Et te rappelles-tu notre année rue Saint-Louis, et la semaine avec Lies à Prague? Et te rappelles-tu...? demandai-je, ceci et celà, et aussi... quand nous traversions en courant le pont sur l'Adriatique à l'aurore, et la chute prochaine me faisait peur, car il pousse des cornes à l'homme qui regarde les femmes se baigner;<sup>1</sup> et celui qui s'allonge parmi les déesses immortelles en sort toujours meurtri.<sup>2</sup> Puis est venue la mort sur le Danube. Tu croyais que c'était la peste et refusais de manger. Tu as accepté de me suivre vers le sud. Je t'ai cherchée dans la nuit de ta chambre, mais je n'ai trouvé que tes rideaux de lin, et un seul morceau de ta dentelle parfumée. Elle était encore intacte et n'appartenait à personne d'autre que nous. Encore intacte. Ainsi je suis parti, parti pour vivre seul dans le désert.

<sup>1</sup> "L'homme qui regarde les femmes se baigner...": le mythe de Diane dans les *Métamorphoses* d'Ovide.

<sup>2</sup> Ce que dit Anchise à Aphrodite quand il prend conscience d'avoir couché avec une déesse: "je t'en prie, ne me laisse pas vivre impuissant au milieu des autres hommes, aie plutôt pitié de moi; car celui qui s'allonge parmi les déesses immortelles en sort toujours meurtri." (Homère).



Là-bas, j'avais un grenadier devant ma fenêtre. Te rappelles-tu les dessins que j'ai faits de cet arbre dans le désert? Oh, te rappelles-tu? Te rappelles-tu? »

Mais Pénélope ne me répondit pas. Le silence grandissait comme des plumes froissées. Tant de choses nous éloignaient, la vie et le temps aussi; et elle faisait tout simplement glisser son talon dénudé sur le rebord de la fenêtre.

« Et Barcelone? Qu'en est-il sorti?

- L'Espagne m'a oubliée.

- Dommage.

- Et toi? Qui as-tu vu?

- Les mêmes personnes, lui dis-je. Jean-François de la France<sup>1</sup> est venu avec son nuage de fumée - *Papier d'Arménie*. Nous nous sommes assis ensemble dans le jardin, sur les bêtes de Rodin. Mr. May<sup>2</sup> nous parlait et Aurélien<sup>3</sup> chantait...

- Et Dimitri? »<sup>4</sup> demanda-t-elle, en passant la main dans ses cheveux. « Est-il venu? » Ses yeux s'éclairaient. Elle mordit sa lèvre inférieure comme à son habitude. « Il a toujours été un de nos meilleurs amis.

<sup>1</sup> Jean-François Caro, poète français, né en 1981.

<sup>2</sup> Niels May, érudit allemand, né en 1982.

<sup>3</sup> Aurélien Galateau, mathématicien français, né en 1982.

<sup>4</sup> "Troisième faux Dimitri" de Russie.

- Oui, Dimitri aussi. Il a fini ses affaires à Moscou, tu sais. Un grand succès.

Nous nous sommes retrouvés à Gand. Il y avait du soleil ce jour-là. » Et la lumière faiblissait. « Nous avons voyagé ensemble vers le sud. Une superbe histoire.» Et tristement avec la nuit son talon maladroit tomba.

« Nous sommes arrivés à Paris, bras dessus, bras dessous, buvant et riant, buvant et chantant, '*Uru achim, uru achim, belev sameac*'<sup>1</sup>... '*Stabat mater dolorosa*'<sup>2</sup>... *Dolor mater Stabarosa*...' »

Quand nous sommes arrivés à la *Petite ceinture*, aux portes de la ville, Dimitri s'est arrêté et, tirant sur sa barbe, « Paris! Ecoute un peu. Suis-je homme à toucher tes murs lépreux? » Et tirant, tirant toujours, et dansant tout autour: «Ta pomme de discorde,<sup>3</sup> maîtresse souveraine; des graines de strychnine dansent sur la poitrine haletante d'Hélène, sucs laiteux et amers suintant de cuisses ambrées. Toi, Paris, avec tes cathédrales et tes bassins, où les cygnes s'accouplent en secret avec la vermine aristocratique... mais moi, je ne suis qu'un nettoyeur en exil!

<sup>1</sup> '*Uru achim, uru achim, belev sameac*' (Yiddish): "Lève-toi, lève-toi, le coeur joyeux". Paroles de "Hava naguila", une chanson qu'on entend tous les soirs dans les caveaux de la Rue des Canettes.

<sup>2</sup> '*Stabat mater dolorosa*' (Latin): "La mère des douleurs se tenait debout". Hymne catholique romain composé au treizième siècle.

<sup>3</sup> Le mythe de Pâris dans les *Héroïdes* d'Ovide.

Le laveur de seaux des latrines latines, moi, l'ami du Prince Youssouпов.<sup>1</sup>

Youssouпов, ce rusé, fut un jour mon chauffeur attitré; après avoir quitté le Tsar. Dans toutes les rues il était mon escorte. Alors Paris, ouvre-moi tes portes! »

Et Paris nous a ouvert ses portes.

« Marche avec moi, Dimitri. Nous prendrons la ligne quatre si tu veux. Viens. J'ai passé cinq ans dans l'armée, je veux prendre du bon temps.<sup>2</sup> Cette cinquième année de notre ère, notre siècle sacré, tellement singulier... » « Quatrième », m'a-t-il repris. Mais je ne l'écoutais pas...

« Il y a cent cinquante ans, mon âme disait: 'Viens', il y a cent cinquante ans, à moi-même je chantais.<sup>3</sup> Il y a cinquante ans, ils ont fendu l'herbe pour construire le grand *L-Train*.<sup>4</sup> Tu sens cette fumée qui s'élève des cheminées? Le ciel devient très sombre ! »

« Dimitri, caquettait la lampe, chante tant que je travaille. Chante-moi *l'Internationale*. Chante, chante, tant que j'écris mon poème, je me sens inspirée. ...Plus tard, je me bercerais pour dormir dans mes draps propres,

<sup>1</sup>Le prince Felix Youssouпов (1886-1967), assassin de Raspoutine, qui fut un jour l'homme le plus riche de la Russie tsariste. Après la Révolution de 1917, il s'exila en France et travailla comme chauffeur de taxi à Paris.

<sup>2</sup> Allusion au "Waste Land" (TS Eliot).

<sup>3</sup> Allusion à *Feuilles d'herbe* de Walt Whitman, écrit en 1855.

<sup>4</sup> Allusion à "Howl" d'Allen Ginsberg, écrit en 1955.

en jetant des cendres sur mes vêtements de nuit, comme ces jours aux Fossés Saint-Bernard. »<sup>1</sup>

La lampe grésillait, dans le silence; et j'étais seul, « Eh toi, parlant à ma chambre de bonne, repaire de chiens trapus. Des chiennes brunes courant à la ronde.<sup>2</sup> Je suis nu à tous leurs regards... »

*'Plaît-il?' elle m'a dit.*<sup>3</sup>

Et brusquement j'ai répondu: « Ô, chambre chérie où j'écris, je t'en prie, pardonne aux araignées qui se cachent dans les fentes de tes murs. Nourris à la file les pigeons qui s'accouplent à la lucarne. Sers des rumeurs de soupe populaire aux femmes et aux vers. »

Paris sous la pluie.

Une brume usée remplit la Rue des Canettes où les filles perchées sur de hauts talons marchent comme des oiseaux pour la troisième fois au bras d'officiers étrangers. De jeunes voyageurs avinés. D'autres, la barbe grise, chantent:

« Idiot, prends cette danse ardente, au lieu de tendre ton bâton.

J'en ai des raisons de voyager encore sur la mer infinie:

J'ai perdu l'amour et j'ai bu ma bourse.

<sup>1</sup> Chambre d'écriture, au 32 rue des Fossés St. Bernard à Paris.

<sup>2</sup> Référence aux "chiennes courantes, noires et faméliques, comme lévriers..." dans "l'Enfer" de Dante (Chant XIII).

<sup>3</sup> En Français dans le texte original.

Ma belle m'a quitté, j'ai ses haillons pour m'abriter.

Mes gants de vieillard cachent les mains d'un fameux assassin! »

Et les jeunes chantent:

« Peu nous importe la crasse aux portes du palais

Car tu nous y as conviés, et ta soupe de mariée, nous t'aiderons à l'avalier!

- Ô, gloire à l'ancien. Gloire au triste. Il est frêle mais nous sommes forts. Hélas! Tu n'es qu'un gosse, je te bercerai dans mes bras, pour te porter à travers la nuit d'hiver. Ne grelotte pas comme ça!

- Mais j'essaie. Dieu te bénisse! Je tremble de partout. Je suis nu et transi des pieds au cou. Je hais cette couche de neige - cette neige légère, oubliuse!<sup>1</sup>

- Attends! Qui t'a dit que tu étais nu? »<sup>2</sup> Et je l'ai traîné jusqu'à Saint-Sulpice, où la fontaine gargouillait: *jug, jug, jug.*<sup>3</sup>

Au Café de la Mairie,<sup>4</sup> ils portaient la boutonnière et buvaient du vin de rose et de l'Anisette. Les miséreux à la fontaine, gorgés de miel et d'opium, chantaient dans leur delirium:

<sup>1</sup> Couche de neige oubliuse -référence à "The Waste Land" (TS Eliot).

<sup>2</sup> "Qui t'a dit que tu étais nu?" Question que pose Dieu à Adam dans la Genèse (3:11).

<sup>3</sup> "Jug, jug, jug" Le cri du rossignol dans "The Waste Land".

<sup>4</sup> Le seul café avec terrasse sur la Place Saint-Sulpice au tournant du 21ème siècle.

« Maître et amant, en s'adressant à nous, quelles pensées audacieuses nous secouent, sombres et serviles, alors que nous chantons et défilons pour eux, les élégants et les dociles? Laissez-nous un maigre cachet et nous donnerons à ces débauchés des larmes frémissantes, ces lames sur la côte argentée, les perles que les séraphins sans robe portaient.

- Leurs robes sont avec Pénélope, ai-je failli dire, elles le sont toutes. Elle se mêle aux fils du sentiment. » Il fallait me pardonner. J'avais bu plus que mon saouûl.

J'étais resté debout toute la nuit, à peine rentré de Moscou. Et ce gosse malade et nu reposait dans mes bras.

C'est alors que Pénélope me tira de mes pensées. « Raconte-moi encore cette histoire, quand tu as vendu ton âme pour une poignée de tabac, ce soir-là, il y a longtemps, dans un café d'Istanbul. »

Oh, oui. Et j'ai été condamné à errer à travers l'Europe, des années durant, allant la réclamer de porte en porte, de toit en toit.

Après les Pyrénées, j'avais la force d'une centaine d'hommes, mais rentré à Paris, je fus pris par un étrange accès de fièvre. J'établis mes quartiers au *Jardin du Luxembourg*. Entre la fontaine Médicis et les gardes endormis - j'étais encore un très jeune homme, rien qu'un gosse... mes pensées dérivait d'elles-mêmes, d'elles-mêmes, alors que la neige par la fenêtre se déposait, se déposait en manteaux d'oubli sur les toits, pour envelopper les gens.

« Reste ici! émit soudain Pénélope, oh, reste, reste ici! Nous pouvons vivre ensemble. J'en ai assez de ces robes jaunies. Je veux porter du blanc tant que je suis jeune.

- Mais je n'ai pas encore trente ans... Et je ne suis plus un soldat. Je suis loin de toi, Pénélope... Un voyageur, ballotté entre les continents...

Te rappelles-tu quand cette fenêtre s'ouvrait sur une forêt?

Nous croyions alors pouvoir partager la splendeur de cette scène sylvestre;<sup>1</sup> nos bras musclés attachés et enroulés avec les plumes, les ailes d'un rossignol...

Mais maintenant nous avons les toits et la tôle, une ville construite et reconstruite sur des charpentes en os de poulets, jamais les ailes d'un rossignol. Et un poulet n'est pas un rossignol n'est pas un poulet,<sup>2</sup> et ainsi tout s'écroule autour de nous, et la moelle empeste...

Pourtant, nous aurons un jour notre sérénité: des fruits tout ensemble dorés. »<sup>3</sup>

<sup>1</sup> "Scène sylvestre", référence au *Paradis perdu* et au "Waste Land".

<sup>2</sup> "Un poulet n'est pas un rossignol": déclaration contre William Carlos Williams.

<sup>3</sup> "Des fruits tout ensemble dorés": allusion à la description par Satan du Jardin d'Eden dans le *Paradis perdu* de Milton.

Mais pour l'instant mes pensées sont éparées. J'ai oublié mes guerres. Je marche inconscient à travers tes rues étroites et sinueuses, maculées de charbon. Je te parle encore, Grande Ville, à travers la vitre gelée; et pour vous autres je n'y suis plus. Mon chemin a dévié depuis longtemps vers les forêts de briques, les pierres amoncelées et les toits des cheminées, et maintenant je suis loin et seul et ne pourrai jamais, ne voudrai jamais, n'accepterai jamais de rentrer...

Ma ville, ma chère ville! Maîtresse de mes terres. Flasque pour mon vin. Muse pour mes amis. Toi qui voles furtivement notre jeunesse et notre temps.<sup>1</sup> Berceau sur un sol d'été, où j'enferme mes tendres filles endormies - mes femmes perdues dans leurs rêves printaniers. Reviens marcher avec moi. Reviens de l'acier et de la pierre; ossements, cuivre, charbon et fer.

Reviens des mains brisées de tes mendiants, des lèvres brisées de tes amants. Viens marcher parmi tes années enfuies, comme chacune naît dans celle qu'elle suit; tout désormais se reproduira, écoute! Pas une mais de nombreuses fois..<sup>2</sup>

<sup>1</sup> Le temps est le "voleur subtil de la jeunesse" (John Milton).

<sup>2</sup> "Pas une mais de nombreuses fois", dans la pièce *Purgatoire* de Yeats.



Etends-toi. Laisse tes tunnels s'étendre, s'allonger dans le sol chaud, comme d'un arbre les racines insatiables. Pose tes voies sur l'échine fourbue de tes travailleurs gantés de cuir. Si tu avais su. La mort en avait défait tant.<sup>1</sup> Qu'elle persiste! Entrave les affligés. Fouette les enragés. Joue Osiris sur ta noble scène. Tienne est la pièce, qui les tient en haleine. Tienne, la danse satirique. Lève-toi et dépouille ta muse. Cours parmi la foule et étrangle tes spectateurs, caresse ceux qui te craignent, viole ceux qui t'aiment. Oh! Reviens et persiste, persiste, persiste, persiste, car ta gloire commence seulement. Toutes les guerres, nous les ferons et nous vaincrons, va, viens et reste à vivre dans tes rêves. Refuse toutes les servitudes. Moque les fers qui t'aliènent, car ils furent l'oeuvre d'un de ces artisans oiseux. Ces fers se dissoudront plus vite que ta chair; et toi, Ô heureuse amie, tu vivras encore de nombreux moments de béatitude, d'extase, avant que ton corps ne se dissolve dans la crasse - si seulement tu reviens jouer dans cette grande comédie qui rit à chaque dénouement tragique.

<sup>1</sup> "La mort en avait défait tant" – "l'Enfer" de Dante (Chant III).

Des jardins et des sources, des jardins et des sources, des jardins et des sources...

Nous prîmes les trains souterrains toute la nuit, à toute vitesse; je tenais son menton dans la coupe de ma main et ses yeux contre les miens implorant de lui révéler le mystère de ce qui nous attend là-haut, sur le trottoir, le jour où nous reviendrons de ce labyrinthe de trains...

« Nous voyagerons avec ces beaux trains souterrains pour toujours, dis-je, rien ne nous attend; et comme ta beauté s'efface, ainsi mes rêves. Viens, mon amour, allons par ces tunnels sous la ville infinie. Cette ville sacrée et infinie! »